

Les Quinquins

Gérard Aubert

Les Quinquins

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13856-5

La permission

Novembre 1963

Gérard sortit de la poche de son survêtement à la couleur incertaine, à force de crasse et de lavages, un paquet de gauloises aplati, vide, désespérément vide. Il le regarda avec dédain puis le froissa nerveusement dans sa main droite et le projeta rageusement au loin.

– Qui peut me passer un *clope* ? La vente en était interdite à l'École, il devrait attendre le dimanche suivant pour en acheter un autre. Un appel au secours aux trois camarades de sa nouvelle section, accroupis comme lui au pied du muret de béton qui servait d'obstacle au parcours du combattant. Ils avaient refusé énergiquement de jouer au foot, ce sport de fillette disaient-ils, parce que ses règles proscrivaient les contacts. Eux qui se croyaient costauds, préféraient le rugby, le sport-roi de l'École, celui où il ne fallait pas avoir peur de plaquer. D'un œil distrait, les quatre amis regardaient les autres, ceux qui n'avaient pas su dire non, condamnés à frapper plus ou moins adroitement dans le ballon sur la terre battue du terrain C du stade municipal. Le plein air de la première compagnie n'en finissait pas.

– Ils ne sont pas capables de nous proposer autre chose que de nous emmener ici tous les vendredis après-midi ! Plus facile pour nous garder, continua Gérard à voix basse, en tirant une longue bouffée de la cigarette allumée avec le briquet doré que sa sœur lui avait offert le Noël précédent.

Depuis la rentrée, c'était la première fois qu'il trouvait refuge dans cet endroit discret avec Daniel, Alain et François pour

s'abriter du Mistral, fumer une cigarette, mais surtout pour *coincer la bulle*, l'une des expressions favorites de l'École, et échapper ainsi à la corvée des sports qu'elle cherchait à leur imposer à leurs moments de loisirs. Les yeux mi-clos, les bras croisés ou les mains dans les poches, ils écoutaient le mugissement du vent glacial qui tourbillonnait au-dessus de leur tête. Revivifiés par les derniers rayons de soleil de novembre, un bien-être fugace les envahissait.

Ils étaient en première. Au mois de juillet de l'année précédente, les épreuves de la première partie du bac avaient eu raison de Gérard, le blondinet de Salon-de-Provence. Il en était le seul responsable, il ne l'aurait pas nié. Sans doute un peu par couardise, il n'avait pas osé participer au chahut permanent qui s'était instauré en classe, surtout pendant les cours d'anglais et d'allemand. Lui s'était contenté de bouquiner en cachette des polars plus que de raison, de s'initier à la guitare comme beaucoup de jeunes de son âge, et surtout de rêvasser à Christel, la jolie suédoise dont il avait fait la connaissance quelques mois plutôt dans un chantier international en Allemagne. Mais résultat, comme un tiers de sa section, il avait reçu une collante infamante. Contre la promesse de réussir l'année suivante, il avait redoublé, mieux même, ses parents ne s'étaient pas opposés à ce qu'il participe à un chantier international durant l'été. Leur fils devait sortir au plus vite de son adolescence.

De son côté, l'École n'avait pas accepté la honte de l'échec à la première partie du bac du tiers des élèves de sa section. Aussi, dès la rentrée, les premières avaient été réunies, redoublants ou pas, dans la salle de télévision de leur casernement. Le capitaine Saint-André, leur commandant de compagnie, annonça les décisions prises par le colonel à l'égard des premières : pas de séance de télévision le soir, pas de sortie en semaine, pas de permission de trente-six heures sans avoir au moins douze de moyenne sur la semaine écoulée. Leur professeur d'anglais, qu'elle tenait pour responsable principal de cet échec parce qu'il n'avait pas su faire preuve de l'autorité indispensable à la bonne tenue de ses cours, avait été muté. C'était foncièrement injuste pour les *primants*, ceux

qui arrivaient en première pour la première fois, mais l'École voulait redresser son image.

– Et ce régime va durer jusqu'au bac, soupira, philosophe, Alain, un beau gars, cheveux courts tout brun, bien bâti, à l'accent lyonnais très marqué. Encore un an et demi et, si tout va bien, on sortira de cette prison.

Car ils étaient enfants de troupe, selon l'appellation consacrée. Fils de militaires pour la plupart, ils poursuivaient leurs études à l'École Militaire Préparatoire d'Aix-en-Provence où ils avaient été admis sur concours quelques années plus tôt. L'École était à la fois un lycée de garçons et une caserne.

– Lequel d'entre nous connaît un *pékin* à Aix, à part nos profs ? enchaîna Daniel, le solide ardéchois aux taches de rousseur, celui qui aimait à dessiner des avions de chasse sur tous ses cahiers. Ils surnommaient ainsi les civils, ces gens qui n'étaient pas militaires comme eux. Il ne put s'empêcher d'évoquer cette antienne qui circulait depuis des années à l'École :

– De toute façon, les Aixois ne nous aiment pas, ils nous appellent *les culs blancs*.

Une longue incompréhension entre les habitants d'Aix et l'École. Ils les avaient affublés de ce sobriquet à l'époque où ces jeunes en uniforme portaient des caleçons blancs qui dépassaient des shorts qu'ils portaient une partie de l'année.

– *Tuss*¹, on nous écoute, murmura subitement Gérard, en écrasant nerveusement dans la terre le mégot de la cigarette qu'on lui avait passée. Popeye est juste derrière nous, il fait semblant de regarder ailleurs.

Ils avaient baptisé ainsi l'adjudant Dupuy de ce surnom évocateur à cause de ses gros bras, de sa tête carrée et de son corps trapu. Un parachutiste. Depuis la rentrée, Popeye était leur chef de section. Avant de rejoindre son affectation à Aix, il avait, paraît-il,

1. Attention

encadré des réfractaires au service militaire dans un bataillon disciplinaire en Algérie. Une vraie brute celui-là. Par moments, il oubliait qu'il avait affaire à des lycéens quand il imposait des pompes aux petits surpris à faire des sottises. Dès la rentrée des classes, il avait pris Gérard en grippe, non seulement parce qu'il avait le tort d'être redoublant mais surtout parce qu'il ne manifestait aucun intérêt à ses initiatives pour motiver les élèves de sa section.

– Vous vous inscrivez au tir ?

– Non, mon adjudant.

– Au *close combat* ?

– Non, mon adjudant.

– Mais vous en ferez à Saint-Cyr !

– J'espère ne pas y aller. Je n'ai pas l'intention de tuer des gens, moi ! lui avait-il déclaré en le regardant froidement dans les yeux.

– Je vous casserai, avait rétorqué Popeye, en maugréant.

Une jeune fille âgée peut-être de quinze ou seize ans s'approcha du terrain de football à quelques mètres d'eux. Pelotonnée dans un manteau noir, elle dissimulait une partie de son visage dans un foulard imprimé qui lui recouvrait la tête comme le voulait la mode, pour cacher sans doute une disgrâce passagère.

– Qu'est-ce qu'elle fait là, cette *greluche* ? s'interrogea Gérard, puisant dans les qualificatifs dont le vocabulaire de l'École était si riche pour caractériser les filles qui occupaient l'essentiel de leurs pensées juvéniles.

– Encore une *pouf*, compléta Alain en ne cessant de la mater.

– Les seules *femmes* qu'arrivent à se tirer les mecs d'ici, ce sont toutes les *gonzesses* qui traînent autour de la Boîte. Le jugement de François, un gars déjà bien bâti, à la tête bien faite, aux cheveux roux et très ras comme le voulait le règlement était définitif. Elle était cataloguée, classée parmi celles qui n'auraient pas droit à leur respect. A dix-sept ans, il ressentait, comme les autres,

le besoin impérieux d'avoir des conquêtes féminines, mais pas n'importe lesquelles.

– Sans chercher à avoir de *nanas*, si au moins on pouvait avoir des *cops pékins*¹ avec qui on pourrait sortir, relança Alain toujours raisonnable, ça nous changerait des gueules que l'on doit supporter à tout instant autour de nous.

Des paroles de jeunes, frustrés par la rigidité des règlements qui les coupait de tout lien avec l'extérieur. Ils vivaient murés dans leur caserne. Trois grands bâtiments de couleur crème disposés en fer en cheval encadrant une cour d'honneur pour permettre à la troupe de se ranger, d'être passée en revue, de défiler. Trois immeubles d'architecture militaire de la fin du dix-neuvième siècle, hauts de trois étages semblables à des boîtes de chaussures couronnées de toitures mansardées, qui leur servaient désormais de salles de classe ou d'internat. Pour tromper leur ennui dans cet univers clos et sans âme, certains élèves ne trouvaient rien de mieux que de jouer à pile ou face avec la mort pour tuer le temps. Avec leurs grosses chaussures cloutées, le jeu consistait à tenter de faire le tour de la corniche en zinc du troisième étage de leur casernement – le bâtiment où ils logeaient – large d'une vingtaine de centimètres à plus de quinze mètres au-dessus du sol.

– De toute façon pour avoir des *cops* en ville, encore faut-il pouvoir sortir régulièrement en semaine, avoir une *perme* pour pouvoir franchir le poste de garde. Gérard rêvait tout haut.

Selon le règlement, toujours lui, à partir de la seconde, les élèves étaient autorisés à sortir seuls le dimanche après-midi entre treize heures et dix-sept heures trente. Mais cinq minutes de retard et c'était l'interdiction de sortie la semaine suivante. Quant à franchir la porte de l'École, en semaine ou le samedi, un correspondant devait se porter garant. Comment en avoir un puisqu'ils ne connaissaient personne dans cette ville qui paraissait ne pas les aimer !

1. Des amis civils

Depuis ce jour de novembre où ils avaient partagé leur ennui sur le terrain C du stade municipal, les quatre étaient devenus inséparables. Gérard avait tiré un trait sur ceux qui l'avaient entraîné dans l'échec l'année précédente et qui avaient redoublé avec lui. Ils ne se parlaient plus ou presque. François, Alain et Daniel, eux, étaient de bons élèves. Avec eux pour camarades, Gérard s'était pris au jeu. Lui aussi s'était mis à bachoter pendant les trois études journalières. Il repassait ses cours plutôt deux fois qu'une et se contraignait à résoudre des problèmes de mathématiques et de physique, ces disciplines qu'il détestait. A la fin du premier trimestre, ses efforts furent récompensés : la veste de sa tenue de sortie fut galonnée d'un chevron rouge, l'insigne de soldat de première classe. Ce galon, même s'il ne représentait qu'une moyenne à peine acceptable, le rassurait un peu. Car un nouvel échec au bac signifiait l'obligation de signer un engagement de cinq ans dans l'armée française, de prendre le casque comme il disait. Ce qui l'angoissait surtout, plus que la déception de l'échec lui-même, c'était la perspective de mourir trop vite dans une guerre absurde, comme tous ceux qui avaient disparu à vingt ans au cours des conflits qu'avait connus le pays depuis 1939.

Fin janvier 1964

L'hiver cette année-là était doux et calme, pas comme celui de l'année précédente où l'épaisseur de neige avait atteint ses vingt-cinq centimètres dans les rues d'Aix. Le bâtiment des classes, celui qui fermait le haut du fer à cheval qui entourait la cour d'honneur, dénommé officiellement : *Rhin-et-Danube*, mais que personne n'appelait ainsi, avait le chauffage central depuis longtemps. Ce qui n'était pas encore le cas des autres bâtiments où au plus fort de l'hiver les élèves brûlaient des boîtes de cire pour se réchauffer avant de se coucher. L'École mettait un point d'honneur à faire travailler ses élèves dans de bonnes conditions.

Un soir, au cours de l'étude précédant le dîner, la deuxième du jour, et alors qu'il se débattait toujours et encore avec un

problème de physique, Gérard fut distrait par un chuchotement venant de sa droite. Daniel, dont le petit bureau en bois verni jouxtait le sien, cherchait à capter son attention :

– Gérard ! Gérard ! A l’aumônerie, j’ai lu une annonce dans *Rallye Jeunesse* qui devrait te plaire. Un gars d’Aix écrit qu’il s’ennuie et qu’il voudrait monter un club de jeunes pour se distraire. Je viens d’en parler à François et à Alain, ils sont intéressés.

Gérard leva la tête avec énervement. Pourquoi Daniel le dérangeait-il pour un simple entrefilet de presse ? Le gars s’ennuie, et alors ? Le moment était mal choisi pour réagir. Le problème résistait, se refusait à lui. Décidément, la force de Laplace et le magnétisme seraient toujours ses ennemis. Subitement leur discussion sur le terrain C deux mois plus tôt lui revint en mémoire. L’annonce correspondait bien à leurs souhaits, se retrouver avec d’autres jeunes de la ville, des garçons et des filles et vivre ensemble une vraie jeunesse.

– Peut-on en parler tous les quatre après le repas, avant de monter à l’étude ?

Il s’était juré de terminer son exercice. Peut-être qu’au bac on lui imposerait le même. Il avait eu trois en physique l’année précédente. Ça n’allait pas recommencer ! Toujours cette hantise de prendre le casque qui ressurgissait chaque fois que son esprit se refusait à résoudre un problème de mathématique ou de physique.

Au sortir de l’immense réfectoire au vacarme assourdissant et à l’odeur de bœuf en sauce¹ qui collait aux vêtements, ils se retrouvèrent au pied du bâtiment des classes pour fumer leur cigarette du soir, comme d’habitude. Leur mégot écrasé sous leurs grosses chaussures, ils se réfugièrent dans le couloir qui conduisait à l’étage de leur salle de classe qu’ils occupaient toute l’année en dehors des salles spécialisées de physique-chimie bien entendu.

1. Le bœuf en sauce était au menu presque tous les jours : bœuf Soubise, bœuf miroton, bœuf Henri IV...

– Les gars, dit Daniel, le plus convaincu des quatre, c'est peut-être l'occasion qu'on attend. L'annonce propose de monter un club de jeunes à Aix pour se distraire. On pourra rencontrer des *pékings*, et sans doute des filles ! J'en ai assez de passer tous mes dimanches après-midi au cinéma. Ne connaissant personne en ville, les élèves n'avaient pas d'alternative, sauf à gaspiller leur seul moment de liberté devant un flipper ou à arpenter sans fin le cours Mirabeau, l'artère principale du centre-ville avec l'espoir insensé d'une hypothétique rencontre féminine.

– Daniel ! l'interrogea Gérard, un peu soupçonneux. Où as-tu trouvé ce journal, je ne l'ai pas bien compris tout à l'heure ?

– A l'aumônerie, je te l'ai dit pourtant.

– C'est vrai que tu traînes souvent là-bas, toi. Ce n'est pas *Salut les copains* ? reprit Gérard, toujours aussi suspicieux. C'est un journal catholique, bien entendu... Il marqua un temps d'arrêt, gardant pour lui la réflexion qui lui était venue immédiatement à l'esprit sur les conseils prodigués par un tel journal, puis ajouta d'un air désabusé :

– De toute façon, toutes les occasions de sortir sont bonnes à prendre. J'en ai plus qu'assez d'être enfermé dans cette *Boîte*.

Avec le bac, une seule chose lui importait désormais : sortir, être maître de lui-même ne serait-ce que pendant quelques heures toutes les semaines.

– Moi aussi, renchérit François, pourtant être le plus sérieux de la petite bande. Malgré son apparence docile – discipliné serait le mot juste pour l'École – qui donnait le change, il s'était convaincu que cette année-là serait la dernière dans cette école. Encore fallait-il qu'il arrivât à convaincre ses parents, ce qui n'était pas acquis d'avance car son père, gendarme comme son propre père, espérait que son fils reprendrait le flambeau d'une tradition désormais bien établie dans la famille.

– Croyez-vous qu'on va nous laisser prendre l'air comme ça ? intervint alors Alain, dubitatif. En dépit de ses airs parfois éthérés,

ce garçon avait aussi un solide bon sens qui le préservait de se perdre en vaines rêveries.

– Bon, alors les gars, que fait-on ? Daniel entourait de ses bras deux de ces camarades, pour conforter sa propre détermination. On doit tenter notre chance. Il était hors de question de renoncer trop facilement à l'idée de pouvoir s'évader, ne serait-ce qu'un après-midi. Il fallait oser tester l'École, la provoquer. On peut toujours essayer d'écrire à ce gars, on verra bien ensuite s'ils refusent de nous laisser sortir.

De retour dans leur salle de classe pour la troisième séance d'étude du jour, la dernière, François et Daniel achevèrent leurs devoirs parfois bâclés, Alain et Gérard se plongèrent dans un roman policier à peine dissimulé dans la couverture d'un livre de classe. Le silence régnait dans la salle, sans que le répétiteur soit obligé de les rappeler à l'ordre. Soudain, Daniel se pencha vers Gérard pour lui proposer, en sa qualité d'ancien, le petit texte qu'il avait rédigé.

– Moi, ça me va, soupira celui-ci, on verra bien si ça marche avec le capitaine. Fais-le passer aux autres.

Gérard leva les yeux vers le répétiteur absorbé, comme bien souvent par la lecture de son quotidien favori. Lui, il pouvait sortir à volonté dès lors qu'il n'était pas de service. Mais eux, non, toujours non. Désespérément pessimiste, Gérard se refusait à croire au succès de leur entreprise. Comme Alain, il ne pouvait imaginer qu'on les autoriserait à sortir tous les jeudis pour participer aux activités d'un tel club, surtout avec des filles. L'École les maintenait volontairement à distance. Elle redoutait qu'elles les troublent. En fait, les filles n'étaient tolérées que pour le bal du bac, car l'École organisait quand même un bal pour couronner la fin de leurs études. Quant à participer à des activités à l'extérieur, l'École n'acceptait que deux exceptions : les concerts organisés par les Jeunesses Musicales de France et les pièces de théâtre les plus connues du répertoire. Les enfants de troupe devaient élever leur niveau de culture générale, ne serait-ce que pour briller dans les salons. A cette inquiétude, Gérard en ajouta une autre. Cette annonce provenait indubitablement d'un